

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

EDMOND ROSTAND

A MARSEILLE

le dimanche 13 avril 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXX

INSTITUT
1930. — 6.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165773

INAUGURATION DU MONUMENT
ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE
DE
EDMOND ROSTAND

A MARSEILLE
le dimanche 13 avril 1930

DISCOURS
DE
M. MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

Le soir où fut donnée à Paris la répétition générale de *Cyrano de Bergerac*, après le premier acte, dans les couloirs du théâtre de la Porte-Saint-Martin, des gens qui ne se connaissaient pas s'embrassaient; après le deuxième acte, des gens qui ne s'aimaient pas se tendaient la main, en se regardant avec franchise; après le troisième acte, des indifférents, des sceptiques, des noceurs pleuraient; après le quatrième acte, toute la salle, debout, acclamait l'auteur. Bravos, cris, trépignements. A Marseille, on ne se serait pas extériorisé davantage.

Voilà comme nous sommes là-haut, quand nous nous mêlons d'être enthousiastes.

Le jeune auteur, il n'avait pas trente ans, que l'on fêtait ainsi, était, lui, de Marseille. Les fées heureuses avaient entouré son berceau. Les imprécations, les horribles blasphèmes qui, s'il faut en croire Baudelaire, accueillent d'ordinaire la venue au monde d'un poète, lui avaient été épargnés. Il avait grandi au sein d'une famille aisée et qui aimait les lettres et les arts. A vingt ans, à l'âge où, chez de grand bourgeois, un jeune homme doit choisir une carrière, son père l'avait pressé, oh! si doucement, de se décider.

Edmond Rostand lui avait dit : « Je veux écrire; » et M. Eugène Rostand lui avait répondu simplement : « Écris », sans même lui demander à qui. Le fait est assez rare dans les familles pour qu'il vaille d'être signalé. Il est vrai que M. Eugène Rostand était lui-même poète; mais cela aurait pu ne pas être une raison, au contraire! Edmond Rostand, avec l'assentiment paternel, s'était donc mis à musarder, en vers, de la façon la plus agréable et la plus prometteuse.

A vingt-deux ans, à l'âge où la plupart des jeunes hommes font l'amoureuse expérience avec des partenaires sans fraîcheur, je parle du cœur et de l'âme, la plus blonde des Muses était venue lui dire :

Pose ton luth, poète, et me donne un baiser

Un baiser nuptial, s'entend. A l'heure où tant de jeunes cœurs s'épuisent en vaines tendresses, il avait, lui, rencontré l'épouse, la compagne, la camarade et

l'amie, et je ne sais pas de plus beau, de plus enviable début dans la vie.

Tant de bonheur aurait pu le rendre égoïste, lui faire aimer une vie facile, il aurait pu continuer de musarder. Mais, comme il avait une noble nature, il s'était dit que, de même que noblesse, bonheur oblige, et que tant de bonheur, il fallait le mériter : il se trouvait trop heureux.

Il y a parfois, dans ce petit mot « trop », une grande mélancolie. C'est la sensation qu'on éprouve si par une belle journée d'azur et d'or, on se trouve transporté, dans une rapide et confortable voiture, au sein d'un paysage merveilleux ou bien sur quelque hauteur, devant une étendue magnifique. On songe qu'on a fait bien peu de chose pour jouir de tant de beauté; on songe à ceux qui ne voient rien, qui demeurent enfermés tous les jours et tout le jour; et qui travaillent, et qui besognent; on songe aux lendemains pluvieux, brumeux. Mais si l'on a fait quelque effort, si l'on a gagné à pied la crête ou le sommet, rien d'amer ne subsiste plus dans la contemplation. Il n'est pas question, bien entendu, des personnes qui ne peuvent pas mettre un pied l'un devant l'autre. Eh! bien, j'imagine qu'Edmond Rostand a voulu gagner son bonheur.

Il était poète, et il se sentait auteur dramatique, c'est-à-dire qu'il « voyait théâtre, » et voir théâtre, c'est dans toutes les situations, qu'elles soient pathétiques, tragiques, horribles, comiques, bouffonnes, farces, plaisantes, sentimentales, douloureuses, tendres, dans toutes les situations qu'apporte l'histoire ou la vie, ou l'imagination, c'est voir et entendre des personnages qui

*

parlent entre eux dans le sens, la couleur et le ton qu'exigent ces situations. Poète et auteur dramatique, il comprit que sa destinée était d'écrire des pièces de théâtre en vers. Et ce que je viens d'énoncer n'est pas tout-à-fait, comme on pourrait le croire, une naïveté. Musset, qui est un grand poète, les comédies qui composent son théâtre incomparable, il les a écrites en prose; et Victor Hugo, qui est un poète immense, dans toute son œuvre, ce n'est pas son théâtre qui nous bouleverse le mieux.

Pour Edmond Rostand, pour cet enfant aimé des dieux et qui n'avait jamais mangé de vache enragée, il ne s'agissait pas de donner au théâtre selon la formule naturaliste des « tranches de vie »; découpage auquel la poésie ne se prête guère.

D'ailleurs, dans le roman et sur la scène, le naturalisme agonisait. Il ne lui plaisait pas non plus de faire du théâtre « une petite mystification », de rabaisser cette « fête de la foule à n'être plus qu'un jeu de société, « consistant à faire dire une phrase qui vous avertit, d'une « pointe d'ironie, que l'auteur ne croit pas à ce qu'il écrit, « par un comédien qui vous avertit, d'un clin d'œil, qu'il « n'est pas dupe de ce qu'il récite ».

Dans son discours de réception à l'Académie Française, parlant de Henri de Bornier, son prédécesseur, il disait de l'auteur de *La Fille de Roland* : « Il n'aimait que les « grandes choses..., il a traité des sujets d'une telle « immensité, Dante, Saint-Paul, Attila, Charlemagne, « Mahomet! » Edmond Rostand, lui aussi, n'aime que les grandes choses et les sujets qu'il traite ne sont pas

mesquins : le Christ et la Samaritaine, Joffroy Rudel et la Princesse Lointaine, Cyrano, l'Aiglon, don Juan et Chantecler, l'oiseau qui croit qu'il fait lever le soleil!

Quand la mort est venue non pas le surprendre, mais le prendre, il songeait aux douze pairs de Charlemagne ; un moment il avait songé à un Faust. De même qu'un auteur réaliste et scrupuleux a besoin de s'appuyer sur quelque chose de concret, sur un fait d'observation, sur une histoire arrivée, sur un document humain, il semble qu'Emond Rostand, par un souci de vérité transcendante, ait besoin de s'appuyer sur un personnage héroïque et légendaire, sur un document surhumain. Ce n'est pas chez lui un manque d'imagination ; mais ainsi il se trouve plus à l'aise avec sa conscience de créateur et d'artiste. C'est une sorte de pudeur pour son audace, et aussi une sorte de tremplin pour oser. Alors, il n'hésite pas à faire parler Jésus après saint Jean, saint Luc, saint Marc et saint Mathieu, à faire parler don Juan après Tirso de Molina, Molière, Byron et Musset. Qu'importe que le sujet ait déjà été traité, tant mieux au contraire, mais il le traite à sa façon, en y apportant son indiscutable personnalité, sa fantaisie et son émotion, tout son esprit, toute son âme et tout son cœur. Et que ce soit Joffroy Rudel, Cyrano, Flambeau, le duc de Reichstadt ou Chantecler, il comble tous ses héros de ses propres dons.

Est-il classique, parnassien ou romantique? Discussions et distinctions vaines. Il est poète, il aime les poètes, il les a tous lus : Ronsard, Corneille, Racine, Molière, Vigny, Lamartine, Hugo, Musset, Gautier, Banville, Coppée.

« Vous êtes à Wagram, mon petit officier. »

Et je gage qu'il a lu *les Chants du Soldat*, de Paul Déroulède, et ceux qui seraient tentés de sourire en entendant ce nom, qu'ils veuillent bien penser qu'au lendemain de 1870, on ne demandait pas à un clairon *l'Heure exquise* ou le *Jardin sous la pluie*, qui, d'ailleurs, n'étaient pas encore composés.

Qu'il le veuille ou non, un romancier, un poète est toujours tributaire de ceux qui l'ont précédé. On me dit que parmi les jeunes écrivains, quelques-uns ne se reconnaissent pas de maîtres. Quel enfantillage! Mon Dieu, pardonnez-leur. Il faut des maîtres en tout et pour tout, pour apprendre à lire, à nager, à danser, à faire des armes, de la boxe, surtout pour apprendre à vivre. Je suis certain qu'Edmond Rostand se reconnaissait des maîtres.

Le monde, a dit Emerson, étant par l'esprit comme un amas de verbes et de noms, le poète est celui qui peut articuler ces verbes et ces noms. Edmond Rostand les articule à merveille. Parbleu, chacun de nous, à tout prendre, sait pas mal de noms; il les sait, mais séparément; le propre d'un Edmond Rostand, c'est qu'il les sait tous à la fois et il semble les attirer comme l'aimant attire la limaille de fer, et tous ces mots, il les met au service de belles idées.

Un savant philosophe, M. Edouard Le Roy, démontre qu'on ne peut pas expliquer le monde, sans ce qu'il appelle d'un beau nom : l'exigence idéaliste. Chez bien des hommes, cette exigence est timide, intermittente, passagère; chez certains êtres, elle est constante

et ascendante. Chez Edmond Rostand, elle était générale et généreuse, impérieuse et impériale. Il s'était fait colporteur d'idéal. Au lieu de s'abaisser jusqu'au public, il avait l'ambition d'élever le public jusqu'à lui, de faire naître et de développer chez les spectateurs des aspirations vers l'idéal.

Ces aspirations, la plupart des hommes qui les ont en eux ne peuvent pas, ne savent pas les exprimer.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Voilà une pensée de rhétoricien, de grammairien où l'on voit bien que Boileau n'avait jamais aimé une femme. Christian aime Roxane, il conçoit bien qu'il l'aime, mais cet amour, il ne peut pas l'énoncer clairement et les mots pour le dire n'arrivent pas du tout. Alors Cyrano, à qui Dieu a donné la facilité de s'exprimer, et comment ! vient au secours du pauvre amoureux et se charge d'exprimer à Roxane l'amour de Christian. De même le poète vient au secours de la foule et, qu'il s'agisse d'amour de la patrie, de la liberté, de la justice, de la gloire ou d'amour tout simplement, il se charge d'exprimer pour elle tous ces sentiments, et dans toutes ces sortes de grandeurs, selon une heureuse expression de Maurice Barrès, il traduit en formules contagieuses ce qui, chez cette foule, n'était qu'un sentiment confus. Mais, dira-t-on, Cyrano aime lui-même Roxane, d'où son éloquence. Edmond Rostand aime la beauté, d'où sa persuasion.

La beauté, il l'aime à la folie, et l'héroïsme, et l'honneur, et la gloire. Mon défaut, dit le grenadier Flambeau,

..... Mon défaut,
C'est d'en faire toujours beaucoup plus qu'il ne faut.
Aux consignes, toujours, j'ajoute quelque chose.
J'aime me battre avec, à l'oreille, une rose,
Je fais du luxe !.....

Voilà le mot, le coup de lumière qui tombe droit sur tous ses héros ; ils font du luxe ; ils se surpassent, ils se dépassent, ils ne sont jamais trop grands pour eux. Comme les précieux cherchaient dans l'esprit le fin du fin, ceux-là qu'on pourrait appeler, au sens le plus élevé du mot, les glorieux, cherchent dans les sentiments le beau du beau, et dans l'amour le pur du pur, ils raffinent dans le sacrifice et quintessencient dans le sublime.

Ne leur parlez pas de petite fleur bleue, cette plante chétive, comme *Picciola* qui pousse entre les pavés d'une humide cour de prison ; l'amour, pour eux, c'est un grand lis blanc, et la gloire une fleur de pourpre et d'or. Encore une fois, tous ses héros font du luxe, et c'est pourquoi ces précieux glorieux ou ces glorieux précieux ne sont jamais ridicules.

C'est pourquoi, dans son discours de réception, M. Joseph Bédier, remplaçant à l'Académie française Edmond Rostand, pouvait dire avec sa haute clairvoyance :

« Ah ! Comme il serait facile d'évoquer les vrais ancêtres
« des héros d'Edmond Rostand ! Du palais d'Artur ou de
« la forêt de Broceliande, ils sortiraient en bel arroi, parés
« de leurs armes vermeilles, les chevaliers aventureux, les
« poursuivants de l'amour lointaine, les Gauvain et les
« Palamède, ceux qui s'évertuent, comme l'Aiglon, vers

« la Cité Périlleuse, ceux qui s'escriment, comme *Cyrano*,
« contre les mauvaises coutumes. »

Et c'est pourquoi ils ont soulevé les foules, ces héros; ils ont eu l'approbation du monde entier : *Cyrano*, *l'Aiglon* ont été traduits dans toutes les langues. Chez nous, si le public a suivi Edmond Rostand, c'est qu'il reconnaissait dans son œuvre toutes les qualités françaises. Toutes ces composantes du caractère national, le poète les tient liées en faisceau par les rubans de sa fantaisie et les liens de sa tendresse; à côté de passages lyriques et de couplets de bravoure, il peut avoir des traits de gaminerie.

« Seul un héros peut être à ce point puéril », dit le duc de Reichstadt en parlant de celui qui lui a repeint ses petits soldats de bois. Et le poète peut se servir de l'ironie, arme merveilleuse contre la méchanceté et la bêtise, encore que la bêtise ne la comprenne pas toujours; arme détestable contre la beauté et la foi. Edmond Rostand avait souffert de cette sorte d'ironie; je crois que tous les poètes en ont souffert. Sans rejoindre ceux pour qui le genre *Homo* n'est plus représenté de nos jours que par l'unique espèce : *Homo bonus*, on peut dire que l'homme, pris en particulier, à de rares exceptions près, n'est pas irrémédiablement méchant; et il peut y avoir, parmi les hommes réunis en masse, de grandes vagues de générosité et d'enthousiasme. On peut, en s'adressant aux plus nobles sentiments, convaincre un homme et soulever une foule; mais où les hommes, même sans être foncièrement méchants, ne sont pas parfois de tout repos, c'est quand ils se trouvent réunis en petit nombre. On ne convainc pas une coterie, on ne soulève pas une

petite chapelle. Quelques-uns n'avaient pas aimé dans *Chantecler* le chœur des crapauds.

C'est nous qui sommes les crapauds.
Nous crevons dans nos vieilles peaux ! »

Mais quoi ! qui se sent morveux se mouche, et baveux bave.

Edmond Rostand était déjà malade, et comme on dit, la lame avait usé le fourreau.

La lame, c'était le glaive avec lequel Bertrand d'Allamanon, chevalier et troubadour provençal, combat un contre cent, pour aller dire à Mélissinde, princesse d'Orient, comtesse de Tripoli, et malgré la garde du Chevalier aux Armes vertes, des vers de Joffroy Rudel, prince de Blaye, troubadour aquitain.

C'était encore l'espadon « balladeur » de Cyrano :

Je coupe, je feinte... Hé, là donc
A la fin de l'envoi, je touche.

C'était encore la rapière de don Quichotte, la baïonnette du grenadier Flambeau et le sabre que porte le duc de Reichstadt, en uniforme blanc.

Le fourreau, c'était un corps mince, élégant, toujours habillé à miracle, mais avec des épaules étroites, une poitrine délicate, une jolie tête fine, distinguée, aux grands yeux pleins d'intelligence et de rêve, mais aux traits anguleux, amaigris.

Après le grand succès de *Chantecler*, Edmond Rostand se retirait dans son cher Cambo, au pays basque, ce pays à qui la Côte d'Argent et de trop d'argent, en même temps qu'une frange de blanche écume met une frange

d'écume cosmopolite; mais qui, à l'intérieur, par ses paysans graves et fins, par ses pelotari agiles et ses jolies filles aux grands yeux noirs, était déjà pour lui un peu d'Espagne, de cette Espagne que, par sa mère, il avait dans son sang.

Je le vois sur cette terrasse de Cambo, dans une température humide et chaude d'orchidées, contemplant la douce vallée de la Nive, la chaîne des Pyrénées. Roncevaux n'est pas loin, ni Itxassou où l'on montre « le pas de Roland. » De l'autre côté de la montagne, c'est la terre où sont nés don Juan, don Quichotte et Hernani. Ah! Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, et le monde et ses fêtes ne le tentent point. Il rêve à des œuvres plus hautes, toujours plus hautes, sans se demander si la foule pourra le suivre, si elle pourra respirer sur ces hauteurs, où le poète, lui, respire parce qu'il semble qu'il emporte avec lui son atmosphère,

Il rêve... et puis c'est 1914. Vieille rancune de Wagram et d'Austerlitz, penserait l'Aiglon, car c'est l'Autriche qui assume le rôle horrible, odieux d'allumer le brandon de la guerre. Edmond Rostand, malade, sait le rôle qu'il doit remplir; il sait sa place au-dessus de la mêlée, mais pour la France. Oh! qu'elles sont loin les *Musardises* : maintenant, c'est *le Vol de la Marseillaise*.

Strasbourg, dans la rue de la Mésange, une pauvre chambre :

Et la chambre est pareille à celle, sous le toit,
Où ce soir Bonaparte, en rêvant tu te couches.
Qui sont les artisans des chefs-d'œuvre farouches?
La Pauvreté, toujours, et l'Orgueil, ce sont eux.

Un mauvais violon, un pupitre boiteux,
Un habit d'officier jeté sur une chaise,
C'est de là qu'elle va partir, la Marseillaise !

.....
Elle va ! Ses couplets s'en vont dans la besace
Des colporteurs. Soudain, oh ! que c'est loin l'Alsace,
Le violon nocturne et le blanc piano.
A Marseille, dans la ruelle Thubaneau
Qui sent le café noir, le goudron et l'orange,
Le chant prend un accent plus rauque et plus étrange.

Mais qui ne les sait par cœur ces vers qui sont parmi
ses plus beaux ? Il me semble le voir les écrivant. Parfois,
il s'arrête, comme le duc de Reichstadt dans un rêve
d'épopée, et une toux rauque l'opresse.

Qu'importe, il continue de chanter les héros ; elle vole
durant quatre ans, la Marseillaise : va-t-elle enfin se poser ?
Oui, c'est la victoire. Elle se pose. Mais le poète va mourir
et, quelques jours après l'armistice, il meurt.

Les poètes ont des pressentiments. Edmond Rostand
avait prévu sa mort toute prochaine, témoin ces vers que
l'on a trouvés sur un feuillet, parmi ses papiers :

Je ne veux que voir la victoire ;
Ne me demandez pas : « Après ? »
Après, je veux bien la nuit noire
Et le sommeil sous les cyprès.
Je n'ai plus de joie à poursuivre,
Et je n'ai plus rien à souffrir.
Vaincu, je ne pourrais pas vivre,
Et vainqueur, on pourra mourir.

Qu'ils sont poignants, ces vers, et combien plus émou-
vants, dans leur brève simplicité qu'un long développe-

ment sur la douceur ou l'horreur de la mort, ou bien quelque rêverie métaphysique sur le néant !

Et, dans quelques années, en passant devant ce monument que sa ville natale vient d'élever à Edmond Rostand, peut-être, un jour, un enfant demandera à sa mère : « Qui est ce Monsieur ? » Et ne pensant qu'à la dépouille mortelle, la femme répondra : « *C'était un poète* ».

Mais pour ceux qui le lisent ou le liront : « *C'est un poète !* »